

postérité, les punissant encore, après la mort, de leur méchante vie.

Apprenons donc quelquefois, et appliquons-nous à bien faire; levons les yeux vers le ciel, pour notre propre conscience ou pour l'amour de la vertu; levons-les vers Dieu tout-puissant, témoin infailible de nos actes et juge équitable de nos fautes. En ce qui me concerne, je pense, et suis certain de ne pas me tromper — car rien plus que la tyrannie n'est contraire à Dieu, libéral et bon — qu'il réserve là-bas, à part, quelque peine particulière pour les tyrans et leurs complices.

Etienne DE LA BOÉTIE.

Étrennes à nos Abonnés

La Grande Retape par *Aurèle Patorni*, roman de bonne propagande, excellente satire contre : *La Guerre, Le Militarisme, La Famille, Les Politiciens.*

L'Amour dans cinq mille ans par *Fernand Kolney*, puissante anticipation.

Marianne à la Curée par *Fernand Kolney*, œuvre égale au célèbre *Salon de Madame Truphot* du même auteur.

Laurent Tailhade au pays du Mufle.

Ces 4 volumes d'une valeur actuelle de 48 fr. sont expédiés uniquement à nos abonnés. franco recommandé pour **14.45**

Imp. spéc. de la Brochure Mensuelle, 39, r. de Bretagne, PARIS-3^e
Le Gérant: TOUTAN.

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3^e

Tél. Archives 65-24

Compte Chèques Postaux 239-02

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE
(1530-1563)

De la Servitude volontaire

OU

Le Contr'un

(Transcrit en Français moderne)

Préface de C. A. LAISANT

EDITIONS DU

Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3^e

Groupe de Propagande par la Brochure

Au Lecteur,

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite ; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre ; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « La Brochure Mensuelle ».

Pour la France: un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.

Abonnement d'essai: un exemplaire chaque mois, 3 fr. 50.

Contre un timbre de 0 fr. 50, nous expédions 3 brochures différentes à titre de spécimens.

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : Bidault-Paris, 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.

Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.

PREFACE

L'éducation que nous recevons tous de l'État, à l'école et plus tard, a tellement vicié nos cerveaux que la notion même de liberté finit par s'égarer, se travestir en servitude.

Pierre KROPOTKINE.

Etienne de la Boétie naquit à Sarlat en 1530. Il est mort en 1563. Au cours de cette existence si brève, il écrivit un chef-d'œuvre qui mérite de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Lorsqu'il composa cet étonnant discours : *De la Servitude volontaire*, ou le *Contr'un*, l'auteur était âgé de seize ans et demi, d'après Montaigne, de dix-huit à dix-neuf ans, s'il faut en croire d'autres biographes. Dans tous les cas, en dehors de la valeur propre de l'œuvre, il y a là une extraordinaire manifestation de précocité, qu'on peut considérer comme prodigieuse.

La première publication du *Contr'un* n'eut lieu qu'en 1570, après la mort de l'auteur. Depuis lors, il a été réimprimé bien des fois, souvent en appendice aux œuvres de Montaigne; mais jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, ce ne fut à peu près qu'une curiosité littéraire à l'usage des érudits bourgeois, qui semblent avoir pris à cœur de masquer la valeur de la pensée en s'attachant à la forme, et d'empêcher l'idée de pénétrer l'âme populaire.

La révélation, cependant, se produisit, partielle au moins. Lamennais, Louis Blanc mirent en lumière l'œuvre, en firent ressortir l'importance et le véritable caractère. Plus tard le discours *De la Servitude volontaire* fut publié dans la collection « Bibliothèque nationale », avec une très belle préface de Vermorel.

Malgré tout, nous pouvons le dire, non sans regret, La Boétie, à cette heure même, n'est pas connu du peuple. Dans la grande lutte pour l'affranchissement humain qui s'accomplit sous nos yeux, bien des militants l'ignorent. La

plupart connaissent le nom, mais ne soupçonnent pas l'importance du monument magnifique élevé par cet architecte de la pensée humaine.

Et, cependant, jamais ne vit le jour une œuvre plus puissante sous une forme plus concise et plus claire; jamais on n'entendit plus éloquente protestation de la conscience des hommes; jamais ne fut proférée imprécation plus justifiée contre la tyrannie. Cette voix qui s'élève en faveur de la liberté dépasse en grandeur toute l'antiquité; elle dépasse même cette Renaissance du XVI^e siècle, si riche en esprits indépendants et vigoureux, à laquelle appartenait La Boétie.

Il fut un précurseur. Il est un éducateur aussi, car il montre comment, par le seul fait de leur volonté, les hommes peuvent s'affranchir de la servitude dont ils souffrent, se libérer de l'esclavage, briser leurs chaînes.

Comment expliquer un pareil oubli, une telle indifférence, à une époque où l'appétit de lecture est vif, où tant de camarades parmi les jeunes surtout, travaillent avec sincérité à se donner une conscience en meublant leurs cerveaux ? Il faut, à mon avis, chercher l'explication dans la difficulté, plus apparente que réelle cependant, que présente le vieux style français. Ne serait-ce que par l'orthographe, la forme des mots surprend parfois si l'on n'en a pas pris quelque habitude. Certaines tournures de phrases, certaines locutions de l'époque peuvent laisser dans l'esprit un peu d'obscurité.

Aussi nous a-t-il semblé que le *Contr'un* aurait aujourd'hui de grandes chances de se répandre dans le prolétariat français, grâce à une adaptation qui le dote d'une facilité de lecture immédiate. La tâche était d'autant plus aisée que, sauf de très rares exceptions, la pensée de l'auteur se présente sous une forme absolument moderne; on croirait qu'à ce point de vue encore il a devancé son époque de trois siècles.

Une tentative analogue, m'a-t-on dit vaguement, aurait été faite. Je n'ai pu en retrouver la trace, pas même en préciser l'époque. Cela ne nous aurait pas fait renoncer au projet que nous mettons aujourd'hui à exécution. Au temps d'odieuse tyrannie où nous sommes, lorsque la lutte pour l'émancipation est engagée de toutes parts, ce serait un crime de ne pas mettre un si puissant outil de libération

entre les mains des opprimés.

Nous avons même l'espoir, la lutte étant internationale aujourd'hui, que le *Contr'un*, par voie de traduction, pourra pénétrer sans retard dans le prolétariat des autres pays.

Le discours de La Boétie est ici publié sans aucune omission, sans la moindre coupure. Il était indispensable de ne pas en altérer la belle unité. A ce sujet, une remarque s'impose, sur laquelle nous jugeons utile d'attirer l'attention du lecteur. Il trouvera un certain nombre d'affirmations ou de déclarations déistes qui, en notre temps d'affranchissement intellectuel, pourraient choquer tout d'abord certains esprits. Ceux-là voudront bien se rappeler que la philosophie scientifique est toute moderne, qu'hier encore, parmi les meilleurs défenseurs de la liberté humaine, on comptait des hommes restés imprégnés du préjugé religieux, et que La Boétie, malgré son génie, ne pouvait prévoir ni Auguste Comte, ni Darwin. Cela ne l'empêche pas d'avoir été un grand affranchisseur d'humanité.

En résumé l'ouvrage que nous mettons aujourd'hui entre les mains du prolétariat n'est pas simplement un sujet de lecture intéressante. Ce n'est pas non plus un cathéchisme. C'est une sorte de manuel, un recueil de vérités simples, dont il faut se pénétrer après les avoir soumises à la critique de notre raison. Puis, une fois faite cette assimilation, ce qui importe, c'est de s'en inspirer, c'est d'en tirer un ensemble de règles de conduite; et aussi, et plus encore peut-être, c'est de répandre autour de nous la flamme que nous portons en nous-mêmes.

Si l'âme de La Boétie éclairait les volontés des victimes de la tyrannie capitaliste qui écrase l'humanité, la transformation sociale serait par cela même accomplie, sans violence et sans délai.

C. A. LAISANT.

De la Servitude volontaire

ou

Le Contr'un

Le Pouvoir d'un seul

D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy ;
Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roy,

nous dit Ulysse, dans *Homère* (1) parlant en public.

S'il n'eut dit que

D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy,

cela était si bien dit que rien de plus n'était nécessaire. Mais, — tandis que pour parler avec raison, il fallait dire que la domination de plusieurs ne pouvait être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès lors qu'il prend ce titre de maître, est dure et déraisonnable, — il est allé ajouter tout au contraire,

Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roy.

Toutefois sans doute il faut excuser Ulysse, auquel alors il était probablement nécessaire d'user de ce langage et de s'en servir pour apaiser la révolte de l'armée : conformant, je crois, son propos plus au temps qu'à la vérité.

Mais, à parler à bon escient, c'est un extrême malheur d'être assujéti à un maître, duquel on ne peut jamais être assuré qu'il soit bon, puisqu'il est en sa puissance d'être mauvais quand il voudra : et avoir plusieurs maîtres, c'est la même chose qu'avoir autant de fois à être extrêmement malheureux.

Aussi bien ne veux-je pas, pour le moment, débattre cette question si souvent posée, à savoir : « Si les autres façons de républiques sont meilleures que la monarchie ». Si j'y voulais venir, encore voudrais-je savoir, avant que de mettre

(1) *Iliade*.

en discussion quel rang la monarchie doit avoir entre les républiques, si elle doit en avoir aucun ; parce qu'il est malaisé de croire qu'il y ait rien de public dans ce gouvernement où tout est à un ; mais cette question, réservée pour un autre temps, demanderait à être traitée à part, où plutôt amènerait alors toutes les disputes politiques.

Pour cette fois, je ne voudrais que comprendre s'il est possible, et comment il est possible, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne ; qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils ont vœu de l'endurer ; qui ne saurait leur faire aucun mal, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui résister. Chose merveilleuse, certes, et toutefois si commune qu'il faut d'autant plus la déplorer et s'en moins étonner, que de voir un million de millions d'hommes servir misérablement, ayant le col sous le joug, non pas contraints par une plus grande force mais au contraire, semble-t-il, enchantés et charmés par le seul nom d'UN ; dont ils ne doivent ni craindre la puissance, puisqu'il est seul, ni aimer les qualités, puisqu'il est envers eux inhumain et sauvage.

Hommes, notre faiblesse est celle-ci : il faut que nous obéissions à la force ; il est besoin de temporiser ; on ne peut pas toujours être le plus fort. Donc si une nation est contrainte par la force de la guerre de se soumettre à un, comme la cité d'Athènes aux trente tyrans, il ne faut pas s'étonner qu'elle se soumette, mais se plaindre de l'accident ; ou plutôt il ne faut ni s'étonner ni se plaindre, mais supporter le mal patiemment, et se réserver pour l'avenir à meilleure fortune.

**

Obéissance et Servitude.

Notre nature est telle que les communs devoirs de l'amitié absorbent une bonne partie de notre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux actes, de reconnaître le bien d'où on l'a reçu, et de diminuer souvent notre aise pour augmenter l'honneur et les avantages de celui

qu'on aime, et qui le mérite. Donc, si les habitants d'un pays ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait montré par expérience une grande prévoyance pour les garder, une grande hardiesse pour les défendre, un grand soin pour les gouverner ; si partant de là, ils s'habituent à lui obéir, à s'y fier au point de lui donner quelques avantages, je ne sais si ce serait sage de l'ôter de là où il faisait bien pour l'avancer vers un lieu où il pourra mal faire. Mais encore, certes, ne pourrait-il manquer d'y avoir de la bonté à ne point craindre le mal de celui dont on n'a reçu que du bien.

Mais, ô bon Dieu, que peut être cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celui-là, ou quel vice, ou plutôt quel malheureux vice !

Voir un nombre infini non pas obéir mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés ; n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux. Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait pour se défendre verser son sang et sacrifier sa vie, mais d'un seul ? Non pas d'un Hercule, ni d'un Samson, mais d'un seul petit homme, et le plus souvent du plus lâche, du plus efféminé de la nation ; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand'peine au sable des tournois ; non pas pouvant par force commander aux hommes, mais impuissant à servir la moindre femmelette !

Appellerons-nous cela lâcheté ? Disons-nous que ceux qui servent sont veules et couards ? Si deux hommes, si trois, si quatre ne se défendent d'un seul, cela est étrange, mais toutefois possible ; alors pourra-t-on dire à bon droit que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent d'un seul, on dira qu'ils ne veulent point, et non pas qu'ils n'osent s'en prendre à lui ; que c'est non couardise, mais plutôt mépris et dédain.

Si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes n'en pas assaillir un, un seul, dont le mieux traité de tous reçoit ce mal d'être serf et esclave, comment pourrions-nous nommer cela ? Est-ce lâcheté ?

Or, il y a dans tous les vices quelque borne naturelle, qu'ils ne peuvent outrepasser. Deux hommes peuvent en

craindre un ; dix, peut-être ; mais mille, mais un million, mais mille villes ! Si elles ne se défendent contre un, ce n'est pas couardise ; elle ne va point jusque là ; pas plus que la vaillance ne s'étend à ce degré qu'un seul escalade une forteresse, assaille une armée, conquière un royaume. Donc quel monstre de vice est celui-ci qui ne mérite plus le titre de couardise, qui ne trouve plus de nom assez vil, que la nature désavoue, que la langue refuse de nommer ?

**

La Force de la Liberté

Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, d'un autre côté autant ; qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres, combattant pour leur franchise, les autres pour la leur ôter. Auxquels par conjecture promettra-t-on la victoire ? Lesquels, pensera-t-on, iront plus gaillardement au combat, ou ceux qui espèrent pour prix de leur peine la conservation de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre, comme récompense des coups qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente d'aise pareille pour l'avenir ; ils ne se souviennent pas tant de ce qu'ils supportent le peu de temps que dure une bataille, que de ce qu'il leur faudra supporter à jamais, eux, leurs enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, sauf une petite pointe de convoitise, qui s'émousse soudain contre le danger, et qui ne peut être si ardente qu'elle ne semble devoir se refroidir à la moindre goutte de sang sortant de leurs plaies.

Les batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle ont été livrées il y a deux mille ans, et vivent aujourd'hui dans la mémoire des livres et des hommes, aussi fraîches de souvenir que si elles venaient l'autre jour d'être livrées en Grèce, pour le bonheur de la Grèce et pour l'exemple du monde entier. Quelle cause, pense-t-on, donna à un aussi petit nombre d'hommes qu'étaient les

Grecs, non le pouvoir, mais le courage de résister à la force de tant de navires que la mer même en était changée; de défaire tant de nations, en si grand nombre que l'effectif entier des Grecs, s'il l'eût fallu, n'aurait pu fournir des capitaines aux armées des ennemis ? Ne semble-t-il pas qu'en ces jours glorieux c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise.

C'est chose étrange d'entendre parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent; mais ce qui se voit en tous pays, sous les yeux de tous les hommes, tous les jours, qu'un seul homme opprime cent mille villes, les prive de leur liberté, qui le croirait, si on se bornait à l'entendre dire, sans le voir ? Et si cela ne se voyait qu'en pays étrangers, sur des terres lointaines, et qu'on le dit, chacun penserait que c'est plutôt une fiction controuvée qu'un fait véritable.

..

La Fragilité du Tyran

Ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, ni de s'en défendre : il est de soi-même défait; mais seulement, que le pays ne consente pas à la servitude. Il ne faut pas lui rien ôter, mais ne lui donner rien; il ne faut pas que le pays se mette en peine de rien faire pour soi, mais seulement qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soi. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent ou plutôt se font dévorer, puisqu'en cessant de servir, ils seraient quittes; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être assujéti ou d'être libre, lâche sa franchise et prend le joug; qui consent à son mal ou plutôt court après.

S'il lui coûtait quelque chose de recouvrer sa liberté, il ne s'en presserait point; et pourtant c'est ce que l'homme doit avoir de plus cher, que de se remettre en son droit naturel, et, peut-on dire, de bête redevenir homme; et je lui permets pas de mieux aimer je ne sais quelle sûreté de vivre à son aise.

Mais quoi! Si pour avoir la liberté il ne lui faut que la désirer, s'il n'a besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime trop chère, la pouvant gagner d'un seul souhait? Peut-on se plaindre d'un effort de volonté, quand il s'agit de recouvrer le bien qu'on devrait racheter au prix de son sang? Quand ils l'ont perdu, tous les gens d'honneur doivent estimer la vie misérable, et la mort salutaire. Le feu d'une petite étincelle s'étend et toujours se renforce, brûlant du bois d'autant plus qu'il en trouve; sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus rien à consumer, il se consume lui-même, devient sans forme et n'est plus feu. De même en est-il des tyrans; plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, et plus on leur donne, plus on les sert; plus ils se fortifient, mieux ils sont en situation de tout détruire et anéantir; et si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien; ainsi la racine qui, n'ayant plus de sève ni d'aliment, devient une branche sèche et morte.

Les hommes courageux, pour conquérir le bien qu'ils réclament, ne craignent point le danger; les hommes actifs ne refusent point leur peine; les lâches et les engourdis ne savent ni endurer le mal ni recouvrer le bien; ils se bornent à le souhaiter, et la vertu d'y prétendre leur est ôtée par leur lâcheté; mais le désir de l'avoir demeure en eux, par la force de la nature. Ce désir, cette volonté sont communs aux sages et aux fous, aux courageux et aux couards, les portant à souhaiter toutes choses qui, étant acquises, les rendraient heureux et contents. D'une seule, je ne sais dire comment la nature fait défaut aux hommes pour la désirer; c'est la liberté, bien si grand et si précieux, pourtant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file. Les biens même qui demeurent après elle perdent leur goût et leur saveur, corrompus par la servitude. La liberté, seule, les hommes ne la désirent point, pour une raison unique, ce me semble; c'est que, s'ils la désiraient, ils l'auraient; comme s'ils se refusaient à faire cette belle acquisition, seulement parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres et misérables gens, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal, et aveugles en votre bien, vous vous

laissez enlever le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler vos maisons, les dépouiller des meubles anciens et paternels! Vous vivez de telle sorte que vous pouvez dire que rien n'est à vous; il semblerait que maintenant ce vous serait un grand bonheur de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies.

Et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous viennent non pas des ennemis; mais bien assurément « de l'ennemi » de celui que vous faites aussi grand qu'il l'est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point d'exposer à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps; il n'a rien autre que ce qu'a le moindre homme de l'innombrable population de vos villes; la seule chose qu'il ait plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites, pour vous détruire.

D'où a-t-il pris tant d'yeux, d'où il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule nos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, autrement que par vous-mêmes ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres de vous-mêmes ?

Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât; vous meublez et vous remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous élevez vos filles, afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure; vous élevez vos fils, afin qu'il les mène, pour le mieux qu'il fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la bou cherie, qu'il en fasse les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous rompez vos personnes à la peine, afin qu'il puisse se plonger dans les délices, se vautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affaiblissez afin de le faire plus fort, capable de vous tenir la bride plus courte. Et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ou ne sentiraient point ou n'endureraient point, vous pouvez vous délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire.

Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le puissiez ou l'ébranliez, mais seu-

lement ne le soutenez plus; et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas et se rompre.

**

Les Origines de la Servitude

Mais les médecins conseillent, assurément avec raison, de ne pas mettre la main aux plaies incurables; et je ne fais pas sagement de vouloir en ceci conseiller le peuple, qui a perdu depuis longtemps toute connaissance, et dont, puisqu'il ne sent plus son mal, on peut dire que cela seul montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir, à tel point qu'il semble maintenant que l'amour de la liberté ne soit pas naturel.

Premièrement, il est, je le crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et les enseignements qu'elle nous apporte, nous serions obéissants à nos parents, soumis à la raison et serfs de personne. De l'obéissance que chacun porte à ses père et mère, sans autre avertissement que son instinct naturel, tous les hommes sont témoins, chacun pour son compte. Quant à la raison, savoir si elle naît ou non avec nous est une question débattue au fond par les savants et agitée par toutes les écoles philosophiques. Pour cette heure, je ne pense pas me tromper en croyant qu'il y a en notre âme quelque germe naturel de raison, qui, entretenu par les bons conseils et l'habitude, fleurit en vertu; qui souvent, au contraire, ne pouvant résister aux vices survenus, s'étouffe et avorte.

Mais certes, s'il y a rien de clair et d'apparent dans la nature, devant quoi il ne soit pas permis de se boucher les yeux, c'est bien la vérité que voici : que la nature, ministre de Dieu et gouvernante des hommes nous a tous faits de même forme, et semble-t-il, au même moule, afin de nous entreconnaître tous pour compagnons, ou plutôt frères; si, faisant les partages des présents qu'elle nous donnait, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'es-

prit, aux uns plus qu'aux autres, elle n'a pourtant point entendu nous mettre en ce monde comme en un champ-clos; elle n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés comme des brigands armés dans une forêt, pour y maltraiter les plus faibles; plutôt faut-il croire que, faisant ainsi aux uns les parts plus grandes et aux autres plus petites, elle voulait faire une place à l'affection fraternelle, lui donnant occasion de s'employer, les uns ayant plus de puissance de donner aide et les autres besoins d'en recevoir.

Si donc cette bonne mère nous a donné à tous figure de même pâte, si bien que chacun peut se regarder et presque se reconnaître en son semblable comme dans un miroir; si elle nous a accordé à tous, sans distinction, ce grand présent de la voix et de la parole pour nous mettre en rapport et fraterniser davantage, pour faire, par l'habitude et le mutuel échange de nos pensées, une communion de nos volontés; si elle a tâché par tous les moyens, de serrer, d'étreindre plus fort le nœud de notre alliance en société; si elle a montré en toutes choses qu'elle voulait à la fois nous faire tous unis et tous uns; s'il en est ainsi, il ne faut pas douter que nous soyons tous compagnons; et il ne peut tomber dans l'entendement de personne que la nature en ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.

Mais à la vérité, il est bien inutile de discuter si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir personne en servitude sans lui faire du mal, et qu'il n'y a rien au monde de si contraire à la nature (qui est toute raisonnable) que la souffrance. Il nous reste donc à dire que la liberté est naturelle, et par les mêmes arguments, à mon avis, que nous ne sommes pas seulement nés en possession de notre franchise, mais avec une résolution de la défendre.

Et si, par aventure, nous élevons quelque doute sur ce point, si nous sommes tellement abâtardis que nous ne puissions reconnaître nos biens ni semblablement constater nos affections instinctives, il faudra bien que je vous accorde l'honneur que vous méritez, que je fasse monter — par manière de dire — les bêtes brutes en chaire pour vous enseigner votre nature et les conditions de votre vie. Les bêtes, Dieu me pardonne, si les hommes ne font trop les sourds, leurs crient : *Vive Liberté !* Plusieurs d'entre elles

meurent sitôt qu'elles sont prises; comme le poisson qui perd la vie sorti de l'eau, celles-là périssent, ne pouvant survivre à leur liberté naturelle. Si les animaux avaient entre eux des rangs et des distinctions, c'est, à mon avis, de la liberté qu'ils feraient leur noblesse. Les autres bêtes, des plus grandes jusqu'aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si grande résistance d'ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles déclarent assez combien elles estiment cher ce qu'elles perdent. Puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la connaissance qu'elles ont de leur malheur qu'il est beau de constater qu'à partir de là on les voit plus languir que vivre; elles continuent leur vie, plus pour déplorer leur bonheur perdu que pour se plaire en servitude.

L'éléphant, après s'être défendu, jusqu'à n'en pouvoir plus, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires, casse ses dents contre les arbres; que veut dire cette conduite, sinon que le grand désir qu'il a de demeurer libre, comme il est né, lui donne de l'intelligence et lui conseille de marchander avec les chasseurs; de voir si, pour le prix de ses dents, il sera quitte, s'il sera reçu, donnant son ivoire, à payer ainsi cette rançon pour sa liberté ?

Nous traitons bien et préparons le cheval dès sa naissance, pour l'appriivoiser à servir; et pourtant, nous ne savons le flatter tellement que, quand on vient à le dompter, il ne morde le frein, rue contre l'éperon, comme pour montrer, semble-t-il, à la nature, pour témoigner au moins ainsi, que s'il sert, ce n'est pas de bon gré, mais par notre contrainte.

Que faut-il donc ajouter ?

Même les bœufs sous le poids du joug geignent;
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme jadis je l'ai dit ailleurs, passant alors le temps à nos rimes françaises. Car en l'écrivant, ô Longa (1), et l'adressant de mes vers que je ne relis jamais, je ne craindrais pas, parce que tu sembles t'en contenter, de m'en enorgueillir.

(1) Ce nom, qui reviendra encore plus loin, semble être celui d'un correspondant fictif imaginé par l'auteur.

Ainsi donc, puisque tous les êtres doués de sensibilité, sentent, dès lors et par cela même, le mal de la sujétion et courent après la liberté; puisque même les bêtes en prisonnières par l'influence de l'homme ne peuvent s'accoutumer à servir qu'avec protestation d'un désir contraire; quelle malheureuse contradiction à la nature a donc été ceci, de faire perdre à l'homme le souvenir de son premier état et le désir d'y revenir : à l'homme, seul né, en vérité, pour vivre libre !

**

Les effets de la tyrannie

Il y a trois sortes de tyrans (je parle des méchants princes) les uns ont le royaume par l'élection du peuple; les autres, par la force des armes; d'autres, enfin, par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre se comportent de telle sorte qu'on reconnaît bien qu'ils sont, comme on dit, en pays conquis. Ceux qui naissent rois ne sont communément guère meilleurs; car, étant nés et nourris dans le sang de la tyrannie, ils sucent avec le lait la nature du tyran, et font état des peuples qui leur sont soumis comme de leurs serfs héréditaires; selon le penchant qui domine chez eux, quels qu'ils soient, avares ou prodigues, ils font du royaume ce qu'ils feraient être, ce me semble, plus supportable; et il le serait, comme je le crois, n'était que dès lors qu'il se voit élevé au dessus des autres à cette situation, flatté par ce je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il décide de n'en point bouger. Tout d'abord, il est déterminé à rendre à ses enfants la puissance que le peuple lui a confiée. Or, dès que ceux-là ont pris une telle résolution, c'est une chose étonnante de voir combien ils dépassent les autres tyrans en toutes natures de vices, et même en cruauté; ils ne voient d'autre moyen pour consolider la nouvelle tyrannie, que d'étendre beaucoup la servitude, et d'éloigner tellement les sujets de la liberté, encore que la mémoire en soit fraîche, qu'ils puissent la leur faire perdre.

Ainsi, pour dire vrai, je vois bien qu'il y a entre eux quelque différence; mais de choix, je n'en vois point; les moyens de parvenir au pouvoir royal sont divers, mais toujours la façon de régner est à peu près semblable. Les élus, comme s'ils avaient pris des taureaux à dompter, traitent les peuples en conséquence; les conquérants pensent avoir droit sur eux, comme sur leur proie; les successeurs, d'en agir envers eux comme envers leurs naturels esclaves.

Mais à ce propos, si par hasard il venait au monde aujourd'hui quelques êtres tout neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni attirés vers la liberté, ne connaissant ni l'une ni l'autre, à peine les noms; et si on leur proposait ou d'être sujets ou de vivre en liberté, à quoi se décideraient-ils ? Il ne faut pas faire doute qu'ils aimeraient mieux obéir seulement à la raison, plutôt que de servir un homme à moins que ce ne fussent les gens d'Israël, qui, sans contrainte et sans aucun besoin, se donnèrent un tyran. De ce peuple, je ne lis jamais l'histoire sans éprouver une grande colère; jusqu'à en devenir presque inhumain, me réjouissant de tant de maux qui lui advinrent.

Mais certes, pour tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose de l'homme, avant qu'ils se laissent assujettir, il faut qu'ils soient contraints ou trompés; contraints par les armes étrangères, comme Sparte et Athènes par les forces d'Alexandre; ou par les factions, comme auparavant la seigneurie d'Athènes était tombée aux mains de Pisisstrate. Par tromperie souvent, ils perdent la liberté; en ce cas, ils ne sont pas si souvent séduits par autrui que trompés par eux-mêmes; ainsi le peuple de Syracuse, la ville principale de Sicile, qui s'appelle aujourd'hui Saragusa, étant pressé par les guerres, et follement, ne voyant que le péril immédiat, éleva Denys au premier rang; il le chargea de la conduite de l'armée, et ne sut pas se garder du danger de l'avoir fait si grand, que ce beau personnage, revenant victorieux, comme s'il eût vaincu, non ses ennemis, mais ses concitoyens, se fit de capitaine, roi, et de roi, tyran.

On ne saurait croire combien le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe soudain en un tel et si profond oubli de la liberté qu'il ne lui est pas possible de s'éveiller pour

la reprendre; servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il a perdu, non pas sa liberté, mais sa servitude. Il est vrai qu'au début, on a été contraint, et vaincu par la force; mais ceux qui sont venus ensuite, n'ayant jamais vu la liberté et ne sachant ce que c'est, servent sans regret, et font volontairement ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte.

C'est parce que les hommes naissent sous le joug; et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentant de vivre comme ils sont nés, ne pensant point avoir d'autre droit ni d'autre besoin que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'état de leur naissance. Toutefois, il n'est pas d'héritiers si prodigue et nonchalant qui ne jette quelquefois les yeux sur ses registres, pour savoir s'il jouit de tous les droits de sa succession ou bien si l'on n'a rien entrepris contre lui ou contre son prédécesseur. Mais assurément, l'habitude, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a nulle part une aussi grande action qu'en ceci : nous enseigner à servir, et (de même que Mithridate, dit-on, s'accoutuma à boire le poison impunément), nous apprendre à avaler sans le trouver amer le venin de la servitude. On ne peut nier que la nature n'ait en nous une action puissante pour nous amener à ses fins et nous faire dire que nous sommes bien ou mal nés; mais cependant faut-il confesser qu'elle a sur nous moins de pouvoir que l'habitude. C'est que le naturel, si bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et l'éducation, quelle qu'elle soit, nous fait chaque jour semblable à elle, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et si glissantes qu'elles ne supportent pas le moindre choc provenant de l'éducation contraire; elles ne s'entretiennent plus aisément, elles s'abâtardissent, se fondent, se réduisent à rien. Il en est ni plus ni moins que pour les arbres à fruits, dont chacun a son caractère naturel spécial et le conserve si on le laisse pousser; mais ils le perdent aussitôt, pour porter d'autres fruits étrangers et non les leurs, selon la façon dont on les greffe. Les herbes ont chacune leurs propriétés, leur caractère naturel et spécifique; mais cependant la gelée, l'état du temps, le terroir, la main du jardinier accroissent ou diminuent beaucoup leurs qualités; la plante qu'on

a vue en un endroit, on est hors d'état de la reconnaître ailleurs.

Qui verrait les Vénitiens, une poignée d'hommes vivant si librement; que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être roi; et tous, nés et élevés ainsi, ne connaissent d'autre ambition que l'émulation à entretenir le plus soigneusement leur liberté; instruits et façonnés de la sorte dès le berceau, ils n'accepteraient point tout le reste des félicités de la terre pour perdre en échange la moindre parcelle de leur franchise; qui ayant vu, dis-je, ces personnages-là et, les quittant, s'en irait au pays de celui que nous appelons le Grand Seigneur; voyant là des gens qui ne semblent être nés que pour le servir et qui, pour le maintenir, abandonnent leur vie ? Penserait-il que les autres et ceux-là ont même nature ? Ou plutôt n'estimerait-il pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes ?

Lycurgue, le législateur de Sparte, avait élevé, dit-on, deux chiens, tous deux frères, tous deux nourris du même lait; l'un engraisé à la cuisine, l'autre accoutumé aux champs, y courant au son de la trompe et du huchet. Voulant montrer au peuple Lacédémonien que les hommes sont tels que l'éducation les fait, il mit les deux chiens en plein marché et, entre eux, une soupe et un lièvre; l'un courut au plat, l'autre au lièvre. « Et pourtant dit-il, ils sont frères ». Celui-là, avec ses lois et sa civilisation, éleva et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux eût préféré mourir mille morts plutôt que de reconnaître un autre seigneur que la loi et le roi.

Force morale des hommes libres

Je prends plaisir à rappeler un propos que tinrent jadis les favoris de Xerxès, le grand roi de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxès préparait sa grande armée pour la conquête de la Grèce, il envoya ses ambassadeurs vers les cités de ce pays pour demander de l'eau et de la terre; c'était la façon qu'avaient les Perses de sommer les villes.

A Sparte et à Athènes, il n'en envoya point, parce que ceux que Darius, son père, y avait envoyés pour faire pareille demande avaient été jetés par les Spartiates et les Athéniens les uns dans les fossés, les autres dans un puits; leur disant qu'ils pouvaient prendre à même de l'eau et de la terre pour porter à leur prince; ces hommes ne pouvaient souffrir que de la moindre parole seulement on touchât à leur liberté. Pour en avoir usé de la sorte, les Spartiates apprirent qu'ils avaient encouru la haine des dieux eux-mêmes, spécialement de Talhybie, dieu des hérauts; ils s'avisèrent, pour les apaiser, d'envoyer à Xerxès deux de leurs concitoyens, qui devaient se présenter à lui et se mettre à sa merci, s'offrant ainsi comme rançon des ambassadeurs tués à son père. Deux Spartiates, l'un nommé Spertihies, l'autre Bulis, se présentèrent de leur plein gré. Ils partirent : en route, ils arrivèrent au palais d'un Perse qui s'appelait Hydarnès et qui était lieutenant du roi en toutes les villes d'Asie situées sur les côtes de la mer. Il les accueillit fort honorablement, et, après quelques propos échangés, il leur demanda pourquoi ils refusaient tant l'amitié du roi.

« Croyez, dit-il, Spartiates, et apprenez par moi, combien le roi sait honorer ceux qui le valent, et songez que si vous étiez à lui, il en serait de même pour vous; si vous étiez à lui, et s'il vous eût connus, chacun de vous serait assurément seigneur d'une ville de Grèce ».

« En ceci, Hydarnès, tu ne saurais nous donner bon conseil », répondirent les Lacédémoniens; « car le bien que tu nous promets, tu l'as senti, mais celui dont nous jouissons, tu ne sais ce que c'est; tu as éprouvé la faveur du roi; mais la liberté, quel goût a-t-elle ? Comment est-elle douce ? Tu n'en sais rien. Si tu en avais tâté toi-même, tu nous conseillerais de la défendre, non avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et les ongles. » Seul, le Spartiate parlant ainsi disait ce qu'il fallait dire; mais de part et d'autre, ils exprimaient par leur langage comment ils avaient été élevés, car il ne se pouvait faire que la Perse eût regret de la liberté, ne l'ayant jamais eue, ni que le Lacédémonien endurât la sujétion, ayant goûté la franchise.

Caton d'Utique, étant encore enfant, se rendait souvent

chez Sylla; le dictateur, parce qu'à raison de la situation de sa famille, on ne lui fermait jamais les portes, et aussi parce qu'ils étaient proches parents. Quand il y allait, il était toujours accompagné de son maître, comme c'était la coutume pour les enfants de bonne famille. Il s'aperçut que dans l'hôtel de Sylla, en sa présence et par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres; l'un était banni, l'autre étranglé; l'un demandait l'arrestation d'un citoyen, l'autre sa tête. En somme, tout se passait là, non comme chez un magistrat de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; c'était, non pas un parquet de justice, mais une caverne de tyrannie. Le noble enfant dit à son maître : « Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé; j'ai le bras assez fort pour en délivrer la ville. » Voilà une parole qui appartient vraiment à Caton; c'était un commencement de ce personnage, digne de sa fin. Et néanmoins, qu'on ne dise ni son nom, ni son pays; qu'on rapporte seulement le fait, tel qu'il est; la chose parlera d'elle-même et on jugera, à coup sûr, qu'il était Romain, né dans Rome; mais dans la vraie Rome, lorsqu'elle était libre.

**

L'Influence de l'habitude

A quel propos tout ceci ? Je n'estime certes pas que le pays et le terroir fassent tout; car, en toutes contrées, sous tous les climats, la sujétion est odieuse, être libre est un bonheur. Mais je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui, en naissant, se sont trouvés le col sous le joug. Je veux qu'on les excuse, qu'on leur pardonne si, n'ayant jamais vu seulement l'ombre de la liberté, et n'en étant point avertis, ils ne s'aperçoivent point du mal que ce leur est d'être esclaves.

S'il y a quelque pays (comme le dit Homère des Cimmériens) où le Soleil se montre autrement qu'à nous; si, après avoir éclairé les habitants six mois de suite, il les laisse sommeillant dans l'obscurité, sans venir les revoir de l'autre demi-année, ceux qui naîtraient pendant cette

longue nuit et n'auraient pas entendu parler de la lumière, ne la désireraient point et s'accoutumeraient aux ténèbres où ils sont nés, n'ayant jamais vu le jour; s'en étonnerait-on ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu; le regret ne vient qu'après le plaisir; il est toujours accompagné de la connaissance du bien, du souvenir de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'être libre, et de vouloir l'être; mais en même temps, et naturellement aussi, il prend le pli que l'éducation lui donne.

Ainsi, nous pouvons dire qu'à l'homme sont naturelles toutes les choses qu'il s'assimile, auxquelles il s'accoutume; mais il n'y a pour lui d'attrait spontané que pour ce qui est d'accord avec l'appel de sa nature simple et non altérée; et ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. Il en est comme des plus braves poulains, qui au début mordent le frein, et puis ensuite s'en font un jouet; malgré, ils ruent à la selle; ils se portent maintenant d'eux-mêmes dans le harnais, et, tout fiers, ils se rengorgent sous la barde. De même pour les hommes, ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et se le persuadent par des exemples; ils fondent eux-mêmes, sur la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent; mais en vérité, les années ne donnent jamais droit de mal faire; au contraire, elles grandissent l'injustice.

Toujours en demeure-t-il quelques-uns, mieux nés que les autres, qui sentent le poids du joug et ne se peuvent tenir de le briser; qui ne s'appriivoisent jamais à la sujétion, et qui toujours, comme Ulysse, cherchant par mer et par terre à voir la fumée de sa maison, ne sauraient se garder de veiller à leurs privilèges naturels, ne perdent pas le souvenir de leurs prédécesseurs et de leur premier état; ce sont ceux-là qui, avec volonté, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme la grosse masse populaire, de regarder ce qui est à leurs pieds, sans rien examiner en arrière et devant; ils évoquent les choses passées pour juger du temps à venir et mesurer celles du présent. Ce sont ceux qui d'eux-mêmes ayant la tête bien faite, l'ont encore perfectionnée par l'étude et le savoir; ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et rejeté hors du monde, ils l'imagineraient,

la sentiraient en leur esprit, la savourait encore; la servitude n'est jamais de leur goût, pour si bien qu'on l'accoutre.

Le Grand Turc s'est bien rendu compte de ce fait, que les livres et la science, plus que toute autre chose, donnent aux hommes la faculté de se reconnaître et de haïr la tyrannie. J'entends par là qu'il n'a guère, en ses territoires, plus de savants qu'il n'en demande. Or, communément, la bonne volonté et le dévouement de ceux qui ont garde en eux, malgré le temps, le culte de la liberté, demeurent sans effet, si nombreux qu'ils soient, faute de s'entreconnaître. Sous le tyran, leur est entièrement ravie la liberté d'agir et de parler; presque de penser; ils demeurent tous isolés dans leurs méditations. Momus pourtant ne se moqua pas trop, quand il trouva ce reproche à faire à l'homme qu'avait fabriqué Vulcain, de ne lui avoir pas mis une petite fenêtre au cœur, afin que par là l'on pût voir ses pensées.

Les défenseurs de la Liberté

On a dit que Brutus et Cassius, lorsqu'ils entreprirent la délivrance de Rome, ou plutôt du monde entier, ne voulurent point y faire participer Cicéron, ce grand zéléteur du bien public, s'il en fut jamais. Ils estimèrent son cœur trop faible pour un fait si haut; ils avaient bien confiance en sa volonté, mais ils n'étaient pas assurés de son courage. Toutefois, pour qui voudra étudier les faits du temps passé et les annales anciennes, on trouvera peu d'hommes, ou point, qui, voyant leur pays malmené et en mauvaises mains et ayant entrepris avec une ferme intention sa délivrance, n'en soient venus à bout; il n'est guère d'exemple que la liberté, pour apparaître, ne se soit d'elle-même fait un appui. Harmodius, Aristogiton, Thrasybule, Brutus le vieux, Valérius, Dion, ayant vertueusement pensé, exécutèrent heureusement; en tel cas, presque jamais à bon vouloir ne manque la fortune. Brutus le jeune et Cassius supprimèrent bien heureusement la servitude; mais en ramenant la liberté, ils moururent — non pas misérable-

ment, car quelle injure ce serait de dire qu'il y ait rien eu de misérable chez ces hommes-là, soit en leur mort, soit en leur vie! — mais certes au grand dommage et pour le perpétuel malheur et la ruine complète de la république, qui fut assurément, il me semble, enterrée avec eux.

Les autres entreprises faites depuis contre les autres empereurs romains ne furent que des conjurations d'hommes ambitieux, lesquels ne sont point à plaindre des inconvénients qui leur advinrent; car il est facile de voir qu'ils voulaient, non pas supprimer, mais ruiner la couronne, prétendant chasser le tyran et garder la tyrannie. Pour ceux-là, je ne voudrais même pas qu'ils eussent bien réussi; je suis content qu'ils aient montré, par leur exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour faire mauvaise entreprise.

La Tyrannie corruptrice

Mais pour revenir à mon sujet, que j'avais presque perdu, la première raison pour laquelle les hommes servent volontiers, c'est qu'ils naissent serfs, et sont élevés ainsi. De là s'ensuit une autre : que sous les tyrans, les gens deviennent sans peine lâches et efféminés. Aussi, je sais gré, au delà de tout, à Hippocrate, l'illustre père de la médecine, qui sut s'en garder, et l'a exposé dans l'un de ses livres, qu'il intitule : *Des Maladies*. Ce personnage avait certes le cœur en bonne place, et il le montra bien lorsque le grand Roi voulut l'attirer à lui à force d'offres et de grands présents; il répondit que ce serait pour lui un cas de conscience de se mêler de guérir les Barbares qui voulaient tuer les Grecs, et de rendre aucun service, par son art, à celui qui entreprenait d'asservir la Grèce. La lettre qu'il lui envoya se voit encore aujourd'hui parmi ses autres œuvres, et témoignera pour jamais de l'élévation de son caractère et de la noblesse de sa nature.

Donc, il est certain qu'avec la liberté, du même coup se perd la vaillance. Les hommes assujettis n'ont point d'allégresse au combat, ni de ténacité; ils vont au danger comme attachés, tout engourdis, et par manière d'acquiescement; ils ne sentent point bouillir dans leur cœur l'ardeur de la

liberté qui fait mépriser le péril, qui donne l'envie d'acheter par une belle mort, au milieu de ses compagnons, l'honneur de la gloire. Entre hommes libres, c'est l'émulation, à qui mieux mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi; on s'attend à récolter toute sa part du mal de la défaite ou du bien de la victoire. Mais les hommes assujettis, outre ce courage guerrier, perdent encore la vivacité en toutes les autres choses; ils ont le cœur bas et mou, ils sont incapables de grandes actions. Les tyrans comprennent bien cela; et les voyant, prendre ce pli, pour les mieux avachir encore, ne manquent-ils pas de les y aider.

Xénophon, historien grave, et de premier ordre parmi les Grecs, a fait un livre (*Hiéron, ou Portrait de la condition des rois*) où il fait parler Simonide, avec Hiéron, roi de Syracuse, des misères du tyran. Cet ouvrage est plein de bonnes et sérieuses remarques, et qui ont à mon avis autant d'élégance qu'il est possible. Plût à Dieu que tous les tyrans qui ont jamais existé l'eussent placé devant leurs yeux et s'en fussent servis comme d'un miroir ! Je ne puis croire qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues, et pris quelque honte de leurs taches. En ce traité, il conte la peine où sont les tyrans, contraints, faisant mal à tous, d'avoir peur de tous. Entre autres choses, il dit que les mauvais rois se servent d'étrangers à la guerre, et les soudoient, n'osant risquer de mettre les armes entre les mains de leurs gens, auxquels ils ont fait tort. Il y a eu de bons rois qui ont cependant eu à leur solde des étrangers, même en France, et plus encore autrefois qu'aujourd'hui, mais dans une autre intention; pour conserver les leurs, estimant nulle, la dépense de l'argent pour épargner les hommes. C'est ce que disait Scipion (le grand Africain, je crois) affirmant qu'il aimerait mieux avoir sauvé la vie à un citoyen que défait cent ennemis.

Mais il est bien certain que le tyran ne pense jamais sa puissance assurée, sinon quand il est venu à ce point de n'avoir sous lui homme qui vaille. Donc à bon droit peut-on lui dire ce que Thrason, dans Térence, se vante d'avoir reproché au maître des éléphants :

Pour cela, si brave vous êtes
Que vous avez charge des bêtes.

Mais cette ruse des tyrans, d'abêtir leurs sujets, ne se peut reconnaître plus clairement que par la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardes, la principale ville de Lydie, et qu'il eût pris à merci Crésus, ce roi si riche, emmené par lui en captivité. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés : il les eût bientôt réduits; mais ne voulant pas mettre à sac une si belle ville, ni être toujours en peine d'y maintenir une armée pour la garder, il s'avisait d'un moyen suprême pour s'en assurer la possession : il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics; et il fit publier, par ordonnance, que les habitants eussent à en user.

Il se trouva si bien de cette solution, que jamais depuis il ne lui fallut tirer l'épée contre les Lydiens. Ces pauvres malheureux s'amusaient à inventer toutes sortes de jeux; si bien que les Latins en ont tiré le mot qui signifie ce que nous appelons « passe-temps ». Ils écrivent *ludi*, comme s'ils voulaient dire *Lydi*.

Tous les tyrans n'ont pas ainsi déclaré si expressément qu'ils voulaient efféminer leurs hommes; mais en réalité, ce que celui-ci ordonna formellement et effectivement, la plupart d'entre eux l'ont tenté sous main. La vérité, c'est la tendance naturelle du bas peuple, dont le nombre est toujours plus grand dans les villes; il est soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, et naïf envers celui qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la glu, ni aucun poisson qui, par gourmandise, s'accroche plus vite à l'hameçon, que les peuples s'alléchant rapidement à la servitude pour la moindre plume qu'on leur passe, comme on dit, sous le nez; c'est chose merveilleuse comme ils se laissent aller ainsi, dès qu'on les chatouille. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les images et autres drogueries semblables étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie.

De ces moyens, de ces pratiques, de ces allèchements, usaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples assottis, trouvant beaux ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui passait devant leurs

yeux, s'accoutumèrent à servir aussi naïvement, mais plus mal, que les petits enfants qui apprennent à lire en voyant les brillantes images des livres enluminés. Les tyrans romains s'avisèrent encore d'une autre chose; ce fut de donner souvent des festins publics, abusant comme il le fallait cette populace qui se laisse aller plus qu'à toute chose au plaisir de la bouche. Le plus entendu de tous n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la république de Platon. Les tyrans faisaient de larges distributions de blé, de vin et d'argent; et dès lors c'était pitié d'entendre crier : *Vive le roi !* Les imbéciles ne voyaient pas qu'ils ne faisaient que recouvrer partie du leur; que cela même qu'ils recouvraient, le tyran n'aurait pu le leur donner si, auparavant, il ne le leur avait pas enlevé.

Tel aujourd'hui ramassait la pièce de monnaie, se gorgeait au festin public, bénissant Tibère et Néron pour leur belle libéralité, qui, le lendemain, contraint d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disait mot non plus qu'une pierre et ne se remuait non plus qu'une souche !

Toujours la populace a été ainsi; avide et dissolue devant le plaisir qu'elle ne peut honnêtement accepter; insensible au tort et à la douleur qu'elle ne peut honnêtement souffrir. Je ne vois maintenant personne qui, entendant parler de Néron, ne tremble, rien qu'au surnom de ce vilain monstre, de cette hideuse et sale bête : et on peut bien dire qu'après sa mort, aussi laide que sa vie, le noble peuple romain en éprouva un tel déplaisir, au souvenir de ses jeux et de ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. C'est ce qu'a écrit Tacite, bon auteur, des plus sérieux, et qu'on doit certes croire. On ne le trouvera pas étonnant, si l'on considère ce que ce même peuple avait fait à la mort de Jules César, qui donna congé aux lois et à la liberté. En ce personnage, on n'a pu, ce me semble, trouver rien qui vaille, hormis son humanité : et celle-ci, quoiqu'on la proclamât tant, fut plus funeste que la plus grande cruauté du tyran le plus sauvage qui fut jamais; car en vérité, ce fut cette venimeuse douceur envers le peuple romain qui sucra la servitude. Mais après sa mort, ce peuple, qui avait encore à la bouche la saveur de ses

banquets et dans l'esprit le souvenir de ses prodigalités, pour lui rendre les honneurs funèbres et l'incinérer, amoncelait à l'envi les bancs de la place. Puis il lui éleva une colonne comme au Père du peuple (c'était inscrit sur le chapiteau) et il lui fit plus d'honneur, tout mort qu'il était, qu'il n'en aurait dû faire à homme au monde, si ce n'est à ceux qui l'avaient tué.

**

Ruses des tyrans. Usage de la religion

Aussi les empereurs romains n'oublièrent-ils pas de prendre communément le titre de tribun du peuple, tant parce que cet office était tenu pour saint et sacré, que par ce qu'il était établi pour la défense et la protection du peuple, et sous la faveur de l'Etat. Par ce moyen, ils s'assuraient de la confiance de ce peuple; comme s'il devait s'enthousiasmer pour le mot, et non pas sentir les effets.

Aujourd'hui ne font guère mieux ceux qui ne peuvent commettre aucune mauvaise action, même de conséquence, sans la faire précéder de quelque joli propos sur le bien commun et le salut public. Car vous connaissez bien, ô Longa, le formulaire dont, en quelques cas, ils pourraient user assez finement; mais dans la plupart, certes, il ne peut y avoir assez de finesse là où il y a tant d'impudence.

Les rois d'Assyrie — et encore après eux, ceux des Mèdes, — ne se présentaient en public que le plus tard possible, pour mettre en doute, dans l'esprit de la masse populaire, la question de savoir s'ils n'étaient pas plus qués hommes, et pour laisser en cette rêverie les gens qui créent volontiers par l'imagination les choses qu'ils ne peuvent juger de vue. Ainsi, tant de nations qui furent assez longtemps sous cet empire assyrien, grâce à ce mystère s'accoutumèrent à servir; on servait d'autant plus volontiers qu'on ne savait quel maître on avait, ni à grand-peine si on en avait; et tous, de confiance, en craignaient un, que personne n'avait vu.

Les premiers rois d'Egypte ne se montraient guère sans porter, tantôt une branche, tantôt un feu allumé au-dessus de la tête, ils se masquaient ainsi, faisaient les bateleurs,

et, ce faisant, par l'étrangeté du spectacle, ils provoquaient chez leurs sujets du respect et de l'admiration. Devant des gens qui n'auraient été, ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent amené ainsi, ce me semble, que des quolibets, ou des rires.

C'est pitié d'entendre raconter de combien de choses les tyrans du temps passé faisaient leur profit pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moyens ils se servaient grandement, ayant trouvé la populace toute faite à de telles fins; il n'y avait de filets tendus par eux, qu'elle ne s'y laissât prendre; et il leur a toujours été si facile de la tromper, qu'ils ne l'assujettissaient jamais autant que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

Que dirai-je d'une autre belle bourde que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roi des Epirotes, faisait des miracles et guérissait les maladies de la rate; ils enrichirent d'autant mieux ce conte que ce doigt, après qu'on eut brûlé le cadavre, avait été retrouvé parmi les cendres, ayant été épargné par le feu. Toujours le peuple s'est ainsi créé des mensonges à lui-même, pour y croire ensuite. Beaucoup ont rapporté, par écrit, ces légendes, mais de telle façon qu'il est aisé de voir que pour cela, ils ont collectionné les bruits des villes, colportés par le jargon populaire.

Vespasien, revenant d'Assyrie et passant à Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fit des miracles (SUÉTONE, *Vie de Vespasien*). Il redressait les boiteux, il rendait la vue aux aveugles, et faisait encore une foule d'autres belles choses : celui qui ne pouvait parvenir à voir l'artifice était, à mon avis, plus aveugle que les aveugles guéris.

Les tyrans eux-mêmes ont trouvé fort étonnant que les hommes pussent supporter un autre homme leur faisant du mal; ils voulurent résolument placer la religion devant eux comme un garde du corps; et s'il était possible, ils empruntaient alors quelque échantillon de divinité pour le soutien de leur méchante vie. C'est ainsi que Salmonée, s'il faut en croire la sibylle de Virgile et son enfer (*Enéide*), pour avoir mystifié les hommes en voulant faire le Jupiter,

rend aujourd'hui ses comptes, comme la sibylle le constata dans l'arrière-enfer (1).

Souffrant cruels tourments, pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel, et feux de Jupiter,
Dessus quatre coursiers il s'en allait, branslant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau bruslant,

Par les peuples grégeois et dans le plein marché,
En faisant sa bravade; mais il entreprenoit
Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit.

L'insensé, qui l'orage et foudre inimitable
Contrefaisoit, d'airain, et d'un cours effroyable
De chevaux cornepieds, du Père tout-puissant;
Lequel, bientôt aprez, ce grand mal punissant,
Lancea, non un flambeau, non pas une lumière
D'une torche de cire, avecques sa fumière;
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste
Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste.

Si celui qui avait seulement fait le sot est à cette heure si bien traité là-bas, je crois que ceux qui ont abusé de la religion pour servir leur méchanceté doivent s'y trouver aussi, et même à plus juste titre.

(1) Chez nous, en France, furent semées je ne sais quelles

(1) Nous reproduisons textuellement cette citation, telle que la donne la Boétie. Bien que le sens soit facile à dégager nous croyons devoir ajouter ci-dessous une traduction libre en prose vulgaire.

« Il souffre des tourments cruels, pour avoir voulu imiter le tonnerre du ciel et la foudre de Jupiter. Avec quatre chevaux superbes, monté sur l'un d'eux, élevant et agitant une torche enflammée qu'il tenait à la main, il s'en allait parmi les peuples de la Grèce, en pleine place publique, faisant parade de son audace; par cette bravade, il empiétait ainsi sur l'honneur qui appartient aux dieux, et à eux seuls. L'insensé contrefaisait, par le bruit de ses trompettes et la ruée de ses chevaux, l'orage et la foudre inimitable du Père tout-puissant. Mais celui-ci, bientôt, pour punir ce grand crime, ne lança pas un simple flambeau, une torche de cire munie de sa mèche; mais il déchaîna une tempête horrible, et le coupable fut précipité la tête en bas.

(1) Il est permis de se demander si La Boétie, dans ce paragraphe et le suivant, ne cache pas une jolie dose d'ironie sous son apparente profession de foi crédule.

choses semblables, des crapauds, des fleurs de lis, l'ampoule, l'oriflamme. A tout cela, pour ma part, et quoi qu'il en soit, je ne veux pas encore me refuser à croire, puisque nous et nos ancêtres n'avons eu aucune occasion de cesser d'y croire. Nos rois, en effet, ont été si bons en la paix et si vaillants en la guerre que, encore qu'ils soient nés rois, il semble qu'ils aient été, non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, avant leur naissance, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. N'en serait-il point ainsi, je ne voudrais pas quand même entrer en lice pour débattre sur la vérité de notre histoire et l'éplucher en détail, afin de ne pas porter atteinte à ce bel état. Là, pourra entrer en ligne notre poésie française, non pas perfectionnée seulement, mais aujourd'hui renouvelée entièrement par notre Ronsard, notre Baïf, notre du Bellay; ils font faire en cela tant de progrès à notre langue que bientôt, j'ose l'espérer, les Grecs et les Latins n'auront plus à cet égard, vis-à-vis de nous, d'autre supériorité que le droit d'aïnesse.

Je porterais certainement une grave atteinte à notre rythme — j'use volontiers de ce mot qui me plaît; bien que certains l'aient rendu mécanique, j'en vois assez d'autres qui sont à même de le ranoblir, de lui rendre sa vertu première; — je lui porterais, dis-je une grave atteinte, si je prétendais aujourd'hui lui ravir ces beaux contes du roi Clovis; je vois déjà ce me semble, avec quel charme, avec quelle aisance s'y jouera la verve poétique de notre Ronsard dans sa *Franciade*. Je connais sa puissance, son esprit affiné; je sais la grâce de l'auteur; il tirera parti de l'oriflamme aussi bien que les Romains de leurs anciles et « des boucliers du ciel jetés en bas », comme le dit Virgile (*Enéide*); il ménagera notre ampoule, aussi bien que les Athéniens leur panier d'Erysichton; il nous parlera de nos armes encore dans la tour de Minerve. Certes, je serais audacieux de vouloir faire à nos livres l'outrage de les démentir, et de marcher ainsi sur les brisées de nos poètes.

Mais pour revenir à mon sujet dont je ne sais comment j'ai détourné le fil, les tyrans, pour leur sûreté, n'ont-ils pas toujours tâché d'accoutumer le peuple envers eux, non seulement à l'obéissance et la servitude, mais encore à la

dévotion ? Il en résulte que la méthode, exposée jusqu'ici, qui apprend aux hommes à servir volontairement, n'est guère utilisée par les tyrans que pour le bas peuple, non dégrossi.

..

Organisation de la Tyrannie

J'en viens maintenant à un point qui est, à mon avis, le secret et le ressort de la domination, le soutien et la base de la tyrannie. Celui qui pense que les halberdiers des gardes et l'institution du guet préservent les tyrans, à mon avis se trompe fort; ils s'en aident plus, je crois, par l'apparence extérieure et l'effet d'épouvante, que par la confiance qu'ils y ont.

Les archers empêchent d'entrer dans les palais les maladroits qui ne disposent d'aucun moyen, non pas les bien armés pouvant faire quelque entreprise. Certes, parmi les empereurs romains, il est aisé de compter que le nombre est moindre, de ceux qui ont échappé à quelque danger par le secours de leurs archers, que de ceux qui ont été tués par leurs gardes. Ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes, qui défendent le tyran.

On ne le croirait pas du premier coup, et cependant c'est vrai; ce sont toujours quatre, cinq ou six individus qui maintiennent le tyran; qui lui tiennent tout le pays en servage. Toujours il est arrivé que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, s'étant approchés de lui d'eux-mêmes, ou bien appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et, pour participer aux fruits de ses pilleries. Ces six dressent si bien leur chef qu'il faut, pour la société, qu'il soit méchant, non pas seulement de ses méchancetés, mais encore des leurs. Ces six en ont au-dessous d'eux six cents, qui font des six ce que les six font du tyran. Ces six cents en tiennent sous eux six mille, qu'ils ont pourvus de postes élevés, auxquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils assurent l'exercice de leur avarice et de leur cruauté, et, le moment venu, exécutent les ordres qui en sont la conséquence; ils doivent d'ailleurs faire tant de mal qu'ils

ne puissent vivre que dans leur ombre, et n'échapper que par leur protection à l'application des lois et aux peines qui s'ensuivent.

Grandes sont les conséquences qu'entraîne ce système. Qui voudrait s'amuser à dévider ce filet verrait que, non pas les six mille, mais les centaines de mille, les millions sont rattachés, comme par une corde, au tyran, qui s'en sert comme Jupiter (d'après Homère) se vantant, s'il tire la chaîne, d'amener vers lui tous les dieux.

C'est de là, sous Jules César, que vint l'accroissement du Sénat, la création de fonctions nouvelles, la sélection des offices; ce n'était certes pas, à bien voir les choses, une réforme de la justice, mais un nouvel appui apporté à la tyrannie. En somme, par les faveurs, par les avantages, directs ou indirects, que distribuent les tyrans, on en vient à ce point qu'il y a presque autant de gens auxquels la tyrannie semble être profitable qu'il s'en trouve auxquels la liberté serait agréable. Les médecins nous disent que, s'il y a dans le corps quelque partie atteinte, et qu'en un autre point un trouble se produise. Il tend aussitôt à se propager vers cette partie gangrenée. Pareillement, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, toute la partie mauvaise, toute la lie du royaume — je ne dis pas un tas de larronneaux et de vauriens qui ne peuvent guère faire ni mal ni bien dans une république, mais ceux qu'anime une ardente ambition ou une notable avarice — s'accumule autour de lui et le soutiennent, pour avoir part au butin, pour être, sous le grand tyran, tyranneaux eux-mêmes.

Ainsi font les grands voleurs et les fameux corsaires. Les uns explorent le pays, les autres détoussent les voyageurs; les uns sont en embuscade, les autres font le guet; les uns massacrent, les autres dépouillent; et bien qu'il y ait parmi eux une hiérarchie, que les uns ne soient que des valets et les autres des chefs de la bande; malgré cela n'y en a-t-il pas un seul, en fin de compte, qui ne profite du butin, ne fut-ce que pour la recherche. On nous dit que les pirates siciliens, non seulement s'assemblèrent en si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux Pompée le Grand, mais encore amenèrent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités, dans les ports desquelles ils se réfugiaient en grande sécurité, au retour de leurs

courses. En récompense, les pirates leur donnaient quelques profits pour prix de ce recel de leurs pilleries.

..

L'Entourage des tyrans

Ainsi le tyran asservit ses sujets, les uns par le moyen des autres; et il est gardé par ceux dont, s'ils valaient quoique ce soit, il se devrait garder. Mais, comme on dit, pour fendre le bois, c'est du même bois qu'on fait des coins. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers. Il est vrai qu'eux-mêmes souffrent parfois de lui, mais ces misérables, ces abandonnés de Dieu et des hommes sont heureux d'endurer le mal, pour le rendre, non pas à celui qui le leur fait, mais à ceux qui l'endurent comme eux et qui n'en peuvent, mais. Et cependant, lorsque je vois ces gens qui servent basement le tyran, pour faire leur profession de sa tyrannie et de la servitude du peuple, je me sens souvent pris de stupéfaction de leur méchanceté, et parfois de quelque pitié pour leur grande sottise. Car, à dire vrai, s'approcher du tyran, qu'est-ce autre chose, sinon se retirer de la liberté et, si l'on peut dire, serrer à deux mains et embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un peu de leur ambition; qu'ils se déchargent un peu de leur avarice; et puis qu'ils se regardent eux-mêmes; qu'ils se reconnaissent; et ils verront clairement que les villageois, les paysans qu'ils foulent aux pieds, dont ils font pis que des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que ces hommes ainsi malmenés sont cependant, par rapport à eux, fortunés et relativement libres.

Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes pour faire ce qu'on leur commande. Mais le tyran voit les autres, près de lui, se livrant à de scélérates intrigues et mendiant ses faveurs; ils ne doivent pas seulement faire ce qu'il dit, mais penser ce qu'il veut, et souvent, pour le satisfaire, prévenir même ses pensées. Ce n'est pas le tout pour eux de lui obéir, il faut encore lui complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler pour lui; et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils abandonnent leur goût pour le

sien, qu'ils fassent violence à leur complexion, qu'ils dépouillent leur nature; il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux; qu'ils n'aient ni yeux, ni pieds, ni mains, ni rien qui ne soit au guet pour épier ses volontés et découvrir ses pensées. Est-ce là une vie heureuse ? Cela s'appelle-t-il vivre ? Est-il au monde rien de si insupportable que cela, je ne dis pas pour un homme bien né, mais pour un homme ayant seulement le sens commun, pour qui a simplement figure humaine ? Quelle condition est plus misérable qu'une telle vie, n'avoir rien à soi, tenir d'autrui son bonheur, sa liberté, son corps, sa vie !

Mais ils veulent servir pour gagner des biens. Comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire d'eux qu'ils soient à eux-mêmes ! Comme si personne pouvait rien posséder en propre sous un tyran ! Ils veulent faire en sorte que les biens soient à eux, et ne se souviennent pas que ce sont eux qui donnent à ce tyran la force de tout ôter à tous, et de ne rien laisser qu'on puisse dire être à personne. Ils voient que rien ne rend les hommes sujets à ses cruautés, sinon les biens; qu'il n'y a pas de crime à ses yeux méritent plus la mort que la possession; qu'il n'aime que les richesses; qu'il dépouille exclusivement les riches venant se présenter à lui comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi, gras et bien à point, et lui faire envie.

Ces favoris ne doivent pas se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup de biens autour des tyrans, autant que de ceux qui, ayant amassé pendant quelque temps, y ont ensuite perdu et leurs biens et la vie. Il ne leur doit pas venir en l'esprit combien y ont gagné de richesses, mais combien peu les ont gardées. Qu'on mette en lumière toutes les histoires anciennes, qu'on examine celles qui sont dans notre souvenir, et l'on verra pleinement combien est grand le nombre de ceux qui, ayant gagné par de mauvais moyens la confiance des princes, ayant tiré parti de leur méchanceté ou abusé de leur simplicité, ont finalement été anéantis par ces mêmes princes. Autant ils avaient trouvé de facilité pour s'élever, autant ils ont ensuite trouvé d'inconstance pour conserver leurs bénéfices. Certes, parmi le si grand nombre des gens qui ont de tous temps

fait partie de l'entourage des mauvais rois, il en est peu, autant dire point, qui n'aient eux-mêmes éprouvé, de la part du tyran, la cruauté qu'ils avaient auparavant attisée contre les autres. Le plus souvent, s'étant enrichis des dépouilles d'autrui à l'abri de sa faveur, ils ont eux-mêmes enrichi les autres de leurs dépouilles.

Les gens de bien même parfois approchent du tyran; l'un d'eux peut avoir conquis son amitié, être l'objet de sa confiance et de ses faveurs, tant l'éclat de la vertu et de l'intégrité, vues de près, impose le respect, même aux plus méchants. Mais ces gens de bien ne sauraient prolonger leur situation, la faire durer; ils sont destinés à sentir leur part du mal général, à éprouver, pour leur propre compte, les effets de la tyrannie. Sénèque, Burrhus, Thrassès, ce trio de gens de bien, en sont un exemple. Pour ces deux derniers, leur mauvaise chance les approcha d'un tyran et mit entre les mains le maniement de ses affaires : tous deux étaient estimés et aimés de lui; de plus, l'un l'avait élevé, et l'éducation de son enfance était un gage d'amitié. Ces trois hommes, par leur mort cruelle, apportent un témoignage suffisant du peu de confiance que mérite la faveur des mauvais maîtres. Et, du reste, quelle amitié peut-on vraiment espérer de celui qui a le cœur assez dur pour haïr son royaume obéissant, et qui, faute de se faire aimer, ruine lui-même sa puissance et détruit son empire ?

Or, si on voulait prétendre que ceux-là ont éprouvé leurs malheurs parce qu'ils avaient bien vécu, qu'on regarde franchement l'entourage de ce même tyran, et l'on verra que ceux qui eurent sa faveur et s'y maintinrent par leurs méchancetés, ne durèrent pas davantage.

Quelques exemples

Qui a jamais entendu parler d'un amour aussi passionné, d'un attachement aussi opiniâtre, d'un homme aussi obstinément épris d'une femme, que celui-là le fut de Poppée ? Et par lui cependant elle fut cruellement martyrisée (1).

(1) Etant enceinte, elle fut tuée par Néron d'un coup de pied dans le ventre.

Agrippine, sa mère, avait tué son mari Claude pour amener ce fils à l'empire; pour lui, elle n'avait reculé devant aucun acte ni devant aucune souffrance. Et ce même fils, son nourrisson, son empereur façonné par elle, après avoir été son amant incestueux, lui ôta la vie. Il n'y eut qu'une voix pour proclamer qu'elle avait bien mérité sa peine, mais qu'elle aurait dû lui être infligée par les mains de tout autre, non de celui qui la lui infligeait.

Qui fut jamais plus aisé à manier, plus simple, plus complètement naïf, pour mieux dire, que l'empereur Claude ? Qui jamais fut plus coiffé d'une femme qu'il ne le fut de Messaline ? Il finit cependant par la mettre dans les mains du bourreau. La simplicité persiste chez les tyrans, s'ils sont simples, pour les empêcher de savoir bien faire; mais, je ne sais comment cela se fait, si peu qu'ils aient d'esprit, cet esprit finit par s'éveiller pour user de cruauté envers ceux-là mêmes qui les touchent. Assez commune est la pensée de celui-là (2) qui, voyant la gorge découverte de sa femme, qu'il adorait, sans laquelle il semblait qu'il n'eût pu vivre, la complimentait par cette belle parole : « Ce beau cou sera coupé tantôt si je le commande. »

Voilà pourquoi la plupart des tyrans anciens étaient d'habitude tués par leurs favoris, qui, ayant connaissance de la nature de la tyrannie, ne pouvaient autant compter sur la volonté du tyran que se méfier de sa puissance. Ainsi fut tué Domitien par Stéphanus; Commode, par une de ses favorites; Caracalla, par Macrin; et de même presque tous les autres.

La Vie des Courtisans

Cela montre que certainement jamais le tyran n'aime ni est aimé. L'amitié, c'est un mot sacré, c'est une chose sainte; elle n'apparaît jamais qu'entre gens de bien, ne se cimente que par une mutuelle estime; elle s'entretient moins par les bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de son ami, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité; il en a pour garants son bon naturel, sa confiance et sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est l'injustice. Entre les méchants,

(2) Caligula (Voir Suétone).

quand ils s'assemblent, c'est un complot, non une compagnie; ils ne s'entraident pas, ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis, mais complices.

Quand bien même cet empêchement n'existerait pas, encore serait-il malaisé de trouver en un tyran une affection assurée parce qu'étant au dessus de tous et n'ayant point de compagnon, il est déjà au delà des bornes de l'amitié, qui poursuit l'équité, qui ne veut jamais clocher, mais toujours marcher d'un pas égal. C'est pour ce motif qu'il y a bien, dit-on, entre les voleurs quelque honnêteté dans le partage du butin, parce qu'ils sont pairs et compagnons; s'ils ne s'entraiment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, par leur désunion, amoindrir leur force. Mais du tyran, les favoris ne peuvent jamais avoir aucune assurance; c'est d'eux-mêmes qu'il a appris qu'il peut tout, qu'il n'y a ni droit ni devoir qui l'oblige; par état, il doit compter sa volonté pour raison, n'avoir aucun compagnon, être maître de tout.

N'est-ce donc pas grande pitié que voyant tant d'exemples frappants, voyant le danger si près, personne ne veuille se faire sage en face des autres? Comment parmi tant de gens qui si volontiers s'approchent des tyrans, n'y en a-t-il pas un qui ait le bon sens et le courage de leur dire (comme dans le conte) ce que dit le renard au lion qui faisait le malade : « J'irais te voir de bon cœur dans ta tanière; mais j'aperçois trop de traces de bêtes se dirigeant vers toi : tandis qu'en sens contraire, au retour, je n'en vois pas une seule. »

Ces malheureux voient reluire les trésors du tyran et regardent tout ébahis les rayons de sa splendeur; alléchés par cette clarté, ils s'approchent, ils ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme qui ne peut manquer de les consumer. Ainsi le satyre imprudent (d'après les fables) voyant briller le feu découvert par le sage Prométhée, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brûla; ainsi le papillon qui, dans l'espérance de quelque plaisir, se met dans le feu parce qu'il luit; il éprouve l'autre vertu parce qu'il brûle, nous dit le poète toscan.

Mais admettons même que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent. Ils ne se sauvent jamais du roi qui vient ensuite; s'il est bon, il faut rendre des comptes

et se soumettre au moins alors à la raison; s'il est mauvais et pareil à leur maître. Il ne manquera pas d'avoir également ses favoris; ceux-ci généralement ne sont pas satisfaits d'avoir à leur tour la place des autres s'ils n'en ont en même temps et les biens et la vie. Se peut-il donc faire qu'on rencontre personne, avec tant de danger et si peu de sûreté, pour vouloir prendre cette malheureuse place, pour servir à si grand peine un si dangereux maître? Quelle peine, quel martyr en effet, vrai Dieu! Être nuit et jour contraint de songer à plaire à un homme, et néanmoins le redouter plus qu'homme au monde! Avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches; pour observer la mine de ses compagnons, pour deviner qui le trahit! Rire à chacun, se méfier de tous; n'avoir ni ennemi déclaré, ni ami sûr! Garder toujours le visage riant et le cœur trahi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste!

Mais on a plaisir à considérer ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette misérable vie. Le peuple, volontiers, du mal qu'il supporte, n'accuse pas le tyran, mais ceux qui le gouvernent; de ceux-là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, savent les noms, déchiffrent les vices, amassant sur eux mille outrages, mille vilénies, mille malédictions. Toutes les prières; tous les vœux sont contre ceux-là. Tous les maheurs, toutes les pestes, toutes les famines, on les leur reproche. Et si quelquefois on leur rend quelques honneurs en apparence, c'est, à ce même instant, en les méprisant du fond du cœur : on les a en horreur, plus que des bêtes sauvages.

Voilà la gloire des courtisans; voilà quelle est la récompense de leurs services, voilà comment le peuple les honore.

Chacun aurait un morceau de leurs corps, que la foule à ce qu'il semble, ne serait pas encore satisfaite, ni à demi payée de ses souffrances. Et certes, même après qu'ils sont morts, les successeurs ne sont jamais si paresseux que le nom de ces mange-peuple ne soit noirci à l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres. Leurs ossements même, on peut dire, sont traînés par la